

## Recension

Guy LAFON. - *Le Dieu commun*. Seuil 1982. 155 p.

Impossible de prononcer le mot «Dieu», désormais, sans dépasser l'opposition ontologique du sujet et de l'objet. Impossible de dire « Dieu » sans lâcher l'être... « Dieu sans l'être... »

Que faire alors des énoncés théologiques auxquels on ne peut cesser d'adhérer sans que se dissolve la religion dont chaque croyant se réclame ? Plus radicalement : que faire d'une Révélation qui livre un contenu de vérités objectives ?

Tout énoncé, quel qu'il soit, est pris dans ce que Guy LAFON appelle « l'entretien » et dont il décrit le caractère transcendantal, au sens kantien du terme. L'entretien, c'est la condition de réalité et d'intelligibilité de toute expérience humaine et de toute vie en société.

L'entretien ne va pas sans l'idée de limite et de résistance. Il n'est pas d'entretien sans référence à ce dont on s'entretient ; il n'est pas d'entretien non plus sans la rencontre d'autrui, l'autre à qui je parle. Et surtout l'entretien est limité par la mort : que la mort survienne et l'entretien s'arrête.

Mais ces résistances ne peuvent être considérées comme extérieures à l'entretien ; celui-ci est « différence » des limites, il les fait différer. La mort qu'on diffère est au travail dans l'entretien : d'une certaine façon elle le permet. En ce sens, la mort n'est plus la mort mais la possibilité de vivre... L'entretien oblige à dépasser les oppositions « vie et mort », « présence et absence ».

Avec l'entretien, on dispose d'un outil pour comprendre l'histoire et la société ; par-delà vie et mort, présence et absence, l'histoire advient et, avec elle, les différentes institutions humaines.

En quoi une religion, quelle qu'elle soit, diffère-t-elle des autres institutions ?

Toute institution est menacée ; chacune ne subsiste que de la référence commune à une absence : l'origine dont on se réclame et qui n'est plus là mais « au nom de » laquelle on se reconnaît ; ou encore, le terme que l'on vise ensemble. Le risque existe d'oublier que l'origine n'est pas présente, de prendre le nom pour la chose et de se fixer sur sa représentation. Que la fin visée advienne et c'en est fini de la communauté humaine qui ne tenait que de cette mise à distance.

Se référant à une origine et à une fin, les religions en maintiennent l'éloignement de façon telle que leur absence jamais ne puisse se pervertir en présence : « Dieu désigne ce au nom de quoi des hommes s'allient dans une alliance sûre, imbrisable... On vise, en employant ce nom, une absence tenue pour irrémédiable, indépassable, indéfiniment poussée à bout. »

Autrement dit, la religion, dans ce consentement à l'entretien qu'on reconnaît dans toute institution ; est « rapport à Dieu » : le théologal prend alors la place du transcendantal...

Si l'on ne perd pas de vue ce caractère théologal, alors on peut comprendre ce qu'il en est des énoncés objectifs prononcés dans toute religion. Certes, un énoncé représente, rend présent quelque chose...

Mais ces énoncés ne vont pas sans les gestes de ceux qui, les prononçant, acquiescent au théologal. En christianisme, nous disons qu'ils ne vont pas sans les gestes de croire, espérer, aimer.

Croire n'est pas savoir : celui qui croit tient à distance l'objet de sa foi ; il en diffère la connaissance ou la vision. Croire ne va pas sans espérer : le contenu de l'énoncé fait naître le désir et non la possession. Si le contenu espéré était jamais atteint, on en perdrait l'absence : l'acte d'aimer nous en préserve puisqu'il suppose l'écart maintenu ; il est l'effort pour supprimer l'écart, accompagné de la joie de n'y pas parvenir.

Ces trois gestes de croire, espérer et aimer sont associés à une Révélation. L'accueil d'une Révélation est un acquiescement redoublé à la communication. Corrélative aux gestes de croire,

espérer et aimer, elle est manifestation d'un appel auquel l'appartenance à une religion est la réponse. Les « hommes de religion » sont alors dans la position de « témoins ». D'une part ils manifestent l'appel auquel leurs gestes sont réponses. D'autre part leur réponse est elle-même un appel lancé dans la société des hommes.

Ainsi Dieu, qui désigne le dépassement de l'absence et de la présence, est au lieu de l'entretien où se jouent mort et vie, Il est entre ceux qui se reconnaissent ses témoins ; Il est aussi entre ceux-ci et les autres hommes devant qui ils témoignent. Autre que nous, Dieu se révélant est entre nous, dans l'histoire et la Société où nous nous entretenons.

Si l'on porte attention au contenu de la Révélation, aux objets qu'elle véhicule, on peut déceler que, parlant de Dieu, toujours les mots de la Révélation désignent cette condition précaire de l'humanité, marquée par la mort. Ils sont discours contre la mort : « Ce dont parlent ces énoncés, c'est de l'entretien lui-même, de sa poursuite en dépit de la mort. »

\*

On connaît les efforts théologiques énormes de certains pour restaurer l'édifice religieux qu'on croit menacé par le déplacement philosophique et épistémologique que nous connaissons.

Devant ces efforts, on est frappé par la sérénité du livre de Guy Lafon ; il ne cherche pas à restaurer ; plus simplement, il permet d'habiter l'histoire présente et la société d'aujourd'hui.

Il le fait sans violence et avec modestie, sans avoir besoin de l'arsenal des arguments puisés chez ceux qui font autorité ; il ne recourt, pour parler, qu'à une seule force, celle de la rigueur et de la cohérence qui s'inscrivent dans une langue dont la pureté impressionne.

Michel JONDOT (Chatenay-Malabry)

Dans *Recherches de Science Religieuse*  
Juillet-Septembre 1984 – Tome 72 – Numéro 3, pp.469-471